

Anne Damour

## Best-seller : urgent !

Début février

Attentat en Israël. Vingt morts. Mourir pour la paix. Zhu Xiao-Mei joue les sonates de Scarlatti sur ma chaîne, elle joue pour la paix. Le Prix Nobel de la Paix en résidence surveillée en Birmanie. La Birmanie où se situe le roman que je suis en train de traduire. Patatras... les cinquante premières pages du nouveau MHC viennent d'arriver par fax. Branle-bas de combat. Arrêt immédiat de toute autre activité. Pour le quotidien, la famille se débrouillera sans moi.

Note de l'éditeur américain : cinquante autres pages pour la semaine prochaine, la suite au fur et à mesure. Ce manuscrit n'est pas définitif, « not to be translated » (souligné). Tu parles. Si j'attends leurs corrections, transformations, révisions, re-corrrections etc, je ne commencerai pas la traduction avant un mois. Et il me restera trente jours, pas un de plus, avant la remise de mon texte, fin mars. Et il faudrait (rêve irréalisable) terminer dans le même temps ma petite Birmane et ses histoires de tango et de torture. Plan de travail : vingt feuillets par jour pour le premier jet. Même rythme pour la première, la deuxième lecture, les corrections – la vitesse de croisière habituelle, pour moi et pour l'éditeur qui va mettre en route la machine à best-seller. Tout le monde sur le pont.

Les trois premières pages sont lovecraftiennes : une jeune femme se réveille dans un cercueil doublé de satin au fond d'un cimetière désolé ! Pas mal pour un début. Chapitre suivant : flash-back, la même jeune femme découvre sa belle-mère assassinée dans une jolie maison de Newport. Bon.

À peine lu, il faut déjà trouver un titre en français (pour les réunions avec les représentants). L'auteur, MHC, a choisi une chanson *Moonlight becomes you*, où l'on parle de clair de lune, mais les clairs de lune en titre

c'est comme la lune. Il y a aussi des cloches. Mais les cloches... Je regarde par la fenêtre, l'arbre a triste mine, le ciel est sans couleur, il neigeait hier et la cour est blanche.

Tant pis, je trouverai un titre dans le métro ou dans l'autobus... ou demain matin en buvant mon thé....

Une fois encore, comme tous les ans à la même époque, je retrouve le style de MHC. Bien élevé, comme elle. Sans fioritures. Efficace. Rapide. Garder le même ton, le même rythme, que la lecture aille vite, que rien n'accroche, que le lecteur ne laisse pas tomber le livre une fois qu'il l'a ouvert, même s'il est deux heures du matin. Supprimer le maximum de : pensa-t-elle, dit-elle, demanda-t-elle, réfléchit-elle et autres raisonna-t-elle et savait-elle. Idem pour les tandis que, pendant que, alors que... les fameux « as ». Muscler le texte, si besoin. Un peu de body-building, mais pas trop. Et surtout pas d'argot, on parle un langage châtié par ici. Choisir « maudit » plutôt que « foutu ». Seuls les flics peuvent se permettre un « merde » ou « salaud » de temps à autre. Éviter au maximum les anglicismes si je ne veux pas m'attirer les foudres de la jeune lectrice québécoise qui m'a reproché « de faire honte à notre belle langue française en utilisant le mot "boss" alors que nous avons un "patron", infiniment moins disgracieux ». Repérer les incohérences, les erreurs de date, d'âge, la Volvo noire du troisième chapitre qui vire au vert au chapitre cinquante, les chauffeuses qui se transforment en causeuses, l'imperméable jaune doré qui devient jaune paille, etc.

On vient de m'envoyer les épreuves de Barry Unsworth, huit jours pour les relire. Un beau roman bien construit, une réflexion sur le théâtre et la mise en scène (avec un zest de suspense) ; je me souviens d'avoir pris de la peine et du plaisir à le traduire. Traduire MHC dans l'urgence, relire Barry dans la concentration, étrange exercice, une utilisation si différente de la langue. Et ma Birmane qui attend dans son coin de jungle ! J'ai mal à la tête, l'hiver n'en finit pas, la grisaille est tassée contre la fenêtre... dix pages à terminer avant la nuit.

J'ai eu besoin de quelques informations, géographiques en particulier, sur la Birmanie. Rendez-vous avec Mme X., émérite professeur de Birman. Généralement, les linguistes des Langues O, comme les scientifiques du Muséum d'histoire naturelle (toujours disposés à vous donner le nom courant pour le commun des mortels du cyclocarpale ou de l'araponga) ou les flics du commissariat du coin (la différence entre le barillet machin et le barillet chose ?) nous font volontiers part de leur savoir, mais là, attention,

la Birmanie c'est le tas de sable, le seau et la pelle de cette spécialiste. Et d'abord qui est cette Birmane dont elle n'a jamais entendu parler et qui, de surcroît, s'est réfugiée à Washington ? Et pourquoi écrit-elle en anglais ? Et comment se permet-elle de changer certains noms de lieux ? Comment, vous ne savez pas que... ? Vous devriez... Pourquoi ne pas réintégrer dans le texte les noms véritables. Vous voulez rester fidèle à l'auteur ? Ah ??? Bon, je n'en tirerai visiblement rien, je laisse à la dame son immense savoir, ses petites lunettes cerclées, son chignon sévère et son domaine réservé birman.

Une matinée comme les autres : devant mon ordinateur. Le fêlé du roman (il y en a toujours un qui traîne dans les romans de MHC, plus ou moins psychopathe, mais celui-là me plaît assez avec sa passion pour les cimetières, son musée des traditions funéraires et ses reconstitutions de funérailles antiques, son étrange corbillard victorien, je le verrais bien en assassin), mon illuminé donc se promène parmi les tombes. Trouver le ton juste pour ce genre de balade. C'est l'automne (dans le roman), les érables flamboient, il y a du rouge, de l'ocre, du jaune, de l'or, et un soupçon de vert quelque part... les couleurs habituelles des habituelles forêts de la Nouvelle Angleterre.

Les épreuves américaines viennent d'arriver. Un peu de rewriting de la part des éditeurs d'outre-Atlantique, suffisamment pour m'obliger à tout relire ! Et enfin leur autorisation de traduire (merci les amis). Mais, ça aussi c'est la routine. Je n'ai pas tout à fait terminé le premier jet. Récréation : une rediffusion d'un trio de Beethoven, Menuhin, Rostropovitch et Kempff à l'œuvre. Ils sont quand même pas mal les trois papys. Menuhin, léger comme un papillon, Rostro, les dents serrées, prêt à bouffer son violoncelle (avant de s'approprier le mur de Berlin) et Kempff tellement rentré en lui-même, les doigts presque immobiles sur le piano. Magique !

Allons, retour à MHC, à la maison de retraite pour vieilles dames exquises et fortunées. J'ai fini le premier jet. Maintenant il s'agit d'écrire, et non plus de taper à toute allure un brouillon lisible uniquement par moi-même. Donc, dix pages par jour et non plus vingt. Si un jour, improbable, j'écris un livre, un roman ou je ne sais quoi, sans doute rien, je l'intitulerai « Ma vie en pages ».

Et si possible, ne pas oublier la Birmane dans son coin. Je l'aime bien cette jeune femme qui fait la danse des sept voiles pour séduire un colonel libidineux, croyant se libérer ainsi de la morne routine de son village, et se retrouve dans des situations tragiques. C'est direct, moderne, parfois cru, tantôt drôle, souvent pathétique. Avec une quantité de jeux de mots,

véritables casse-tête, du genre « intraduisible en français », mais qu'il faut bien traduire.

Page 110

Mon illuminé donne des conférences sur les rites funéraires (funéraires ou mortuaires ?). Je colle un énième post-it interrogateur sur l'abat-jour de ma lampe, ça lui fait un joli jupon bleu. L'héroïne prend des photos dans les cimetières et s'achète des vêtements chic, en noir et blanc, pour assister aux dîners mondains de Newport. Rien sur les banlieues. Je n'ai toujours pas trouvé de titre. Généralement, ce genre de trouvaille me vient plus facilement. La lune ne m'inspire guère... Mon éditeur aura certainement une idée, c'est un romancier, lui.

Une heure trente du matin, inutile de continuer, je ne fais rien de bon. Les mots se répètent invariablement puis je les oublie. J'ai sommeil. Il me reste quinze jours. Dix pour finir, cinq pour relire une dernière fois. Je connais le texte par coeur. Je n'ai plus assez de recul. Je n'aime pas être en retard. Parfois je rêve de journées qui ne finiraient jamais, de nuits où le sommeil ne me tomberait pas dessus comme une pierre, de matins frais et éternels.

Dimanche 17 mars

Je bois mon thé en écoutant la radio. Aucune idée originale ne traverse l'esprit des hommes qui nous gouvernent. Ni le mien, d'ailleurs. Je vais travailler avec des pieds de plomb. L'autre jour, l'IRA a remis ça. Je me souviens de Jennifer Johnston, l'auteur irlandais dont j'ai traduit un livre il y a deux ans, qui disait : « c'est ici, au coin de ma rue... ces gens sont mes voisins, ils ont dans les entrailles le même passé, la même culture que moi. Les tueurs comme les tués... ». Si j'allais me recoucher ?

Qu'est-ce qu'un *defense worker* ? Un ouvrier qui travaille dans une usine d'armement ? Peut-être. Pourquoi a-t-il gardé son casque de chantier dans l'autobus ? (Un autre post-it.) Aujourd'hui, j'en ai assez des octogénaires milliardaires en robe d'un bleu soyeux. Et si je ne mentionnais ni leur âge ni le montant de leur compte en banque ? J'écrirais : « cette femme si séduisante en tailleur de velours noir, vous ne devinez jamais son âge... » Plus tarte tu meurs. Et de toute façon, elle aussi va finir au fond d'une tombe, après avoir filé tout son fric à un séduisant agent de change.

Il fait nuit déjà, nuit noire dans le cercueil où se débat avec sa clochette l'héroïne du futur best-seller, et nuit noire dans la cour derrière ma fenêtre. L'écran scintille. Il me reste si peu de temps. Je n'aime pas le mot clochette, mais vous connaissez un autre synonyme de petite cloche ?

Lundi 18 mars

Coup de fil de l'éditeur. Tout va bien ? Oui, tout va bien. Oui, je rendrai mon texte à temps. Non, je n'ai pas la grippe qui court dans tout Paris. D'ailleurs, Paris, je le vois peu ces derniers temps. C'est vrai, j'ai ma petite mine « MHC ». Je ne vais quand même pas me plaindre. Une traductrice de best-seller peut bien s'offrir une petite mine une fois l'an.

« Anne, le livre est arrivé. » Quel livre ? Ah oui, l'édition américaine. Pourvu qu'ils n'aient rien changé entre les épreuves et le texte publié ! Je n'ai pas envie de tout reprendre comme la dernière fois. Huit jours pour recommencer la traduction. Heureusement, il n'y avait que deux cents pages. Un cadeau de Noël.

Salon du livre

Où en êtes-vous avec MHC ? Presque fini, ça va merci. Bonsoir, tu as fini le dernier MHC ? Mmm. Il est bon ? Mmm. De toute façon, il marchera comme le précédent. Sans doute. Salut, tu traduis toujours MHC ?

Jeudi 28 mars

Il me reste une cinquantaine de pages à relire. L'éditeur veut les trois cent cinquante premières, pour les donner à la préparatrice-correctrice, qui une fois de plus va trouver des répétitions, et faire des « suggestions » (au crayon) soumises à mon approbation. Mettre son amour-propre dans sa poche. Après tant d'années, toujours cette même impression d'être une élève qui rend sa copie.

Mardi 2 avril

Dernière livraison. Dernières corrections. Les épreuves dans huit jours. Le service fabrication est sans pitié. Deux jours pour les relire, chercher les éventuelles incohérences qui ont pu échapper à mon œil de chouette fatiguée et à celui, plus frais, d'une autre correctrice. Savoir qu'il y aura toujours un lecteur au fin fond de la Corrèze, de la Belgique ou du Canada pour s'apercevoir qu'à la page 110 Greta meurt un mardi avant minuit, et qu'à la page 256, elle meurt le mercredi à deux heures du matin.

Voilà, c'est fini. La machine va se mettre en branle. Gros tirage, mise en place, critiques, ventes, deuxième tirage, extraits dans la presse, etc. Cette fois-ci, on ne fera pas venir l'auteur en France.

Moi, je repars en Birmanie.